

# Indien sehen : une exposition, un livre, un souvenir couleur safran

Autor(en): **Erismann, Peter Edwin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Rapport annuel / Bibliothèque nationale suisse**

Band (Jahr): **84 (1997)**

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-362310>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Peter Edwin Erismann,  
responsable des expositions, commissaire de l'exposition « Indien sehen »

## Indien sehen : une exposition, un livre, un souvenir couleur safran

L'exposition « Indien sehen » (conception et réalisation : Peter Edwin Erismann, commissaires-adjoints : Tapan Bhattacharya, historien de l'art, et Maria Wüthrich-Sarnowska, indologue ; collaboration documentaire : Bernhard Dufour) montrait dans ses deux parties principales, « art » et « photographie », une sélection délibérément subjective des formes les plus différentes qu'aient pu emprunter les débats artistiques sur le monde indien durant ce siècle. Cette exposition se voulait en somme un regard européen sur le prétendu exotisme, sur les désirs qui, depuis des siècles, sont associés à l'Inde et au monde oriental en général. Nous avons donc renoncé à ces « échanges culturels » tant vantés et souvent idéalisés, dans l'espoir de les réaliser sur la base d'une rencontre suisse avec l'Inde présentée sous la forme d'une confrontation et d'un questionnement indirects.

Un voyage en Orient, donc, constitué pour une part d'images, et de l'autre d'un recueil de textes de Mulk Raj Anand, Tapan Bhattacharya, Peter Edwin Erismann, Annemarie Etter, Martin Frank, Bernhard Imhasly, Markus Imhoof, Rätus Luck, Stanislaus von Moos, Peter Pfrunder, Constantin Regamey, Isolde Schaad, David Streiff, Maria Wüthrich-Sarnowska et d'extraits du journal de voyage d'Ella Maillart. Le point de départ était la bibliothèque du premier ambassadeur de l'Inde en Suisse, D.B. Desai, qui était parvenue à la Bibliothèque nationale suisse après la mort de son propriétaire. Cette collection d'Indica, véritable enclave en territoire helvétique, donne la vision d'un monde qui, dans ses paradoxes et ses contradictions, doit se soustraire à la compréhension rationnelle, d'autant que nous ne pourrions que nous y égarer, à l'instar du voyageur du magnifique livre d'Antonio Tabucchi, *Notturmo indiano*, qui part pour l'Inde à la recherche de son ami et qui, au bout du compte, doit reconnaître qu'il s'est cherché lui-même.



Aucun autre pays d'Asie – à l'exception du Japon – n'a attiré et fasciné autant de photographes suisses. Martin Hürlimann, Walter Bosshard et Ella Maillart (en compagnie d'Annemarie Schwarzenbach) ont voyagé durant les années vingt et trente dans cette colonie alors britannique qui focalisait l'intérêt du monde entier par son mouvement d'indépendance naissant. Werner Bischof et Ernst Scheidegger ont rapporté au début des années cinquante des photographies du pays parvenu à l'autonomie en 1947. Quant à ces dernières années, de jeunes photographes ont redécouvert l'Inde : Manuel Bauer à Calcutta et Thomas Flechtner à Chandigarh. Felix von Muralt a photographié « L'Inde en Suisse » pour notre exposition : des portraits d'hommes et de femmes d'origine indienne vivant dans notre pays. Les photographies de Bauer, de Flechtner et de Muralt ont du reste été reprises dans le livre sous la forme de portfolios.

Les relations entre la Suisse et l'Inde sur le plan artistique montrent pleinement que l'intérêt et la fascination pour cet univers spirituel et formel n'ont pas faibli et qu'ils se sont au contraire pleinement exprimés par delà les siècles dans la peinture et le dessin. Albrecht Herport (1641–1730) fut l'un des premiers voyageurs à rapporter en Suisse des descriptions illustrées des Indes. Avec lui commence aussi l'activité mercenaire peu connue des Suisses menée sur ce continent. A cet ensemble d'artistes qui voyagèrent plus tard aux Indes appartient également, comme l'a montré l'exposition, les sœurs Alice et Georgette Boner, Helen Dahm, Hermann Alfred Sigg, Charles Rollier, de même que Hans Erni, Claude Sandoz et Cristina Fessler. Des influences de la philosophie et de la mythologie indiennes se retrouvent en outre dans l'œuvre de Johannes Itten et de Paul Klee, ainsi que dans la biographie de Hermann Hesse, lequel n'avait pourtant jamais vu l'Inde véritable.

Toute exposition en cache des milliers d'autres. Une fois l'exposition démontée, on réalise dans sa tête celle qui n'a pas été montée, on pense aux possibilités qu'il y aurait eu de faire évoluer le thème exposé.

*Indien sehen* – il reste les faits. Les dates tout d'abord : du 20 juin au 20 septembre. Les visiteurs : environ 2500, y compris ceux qui ont assisté à l'inauguration. Un budget de quelque 130 000 francs, dont la quasi totalité fut utilisée (il n'y eut donc aucun dépassement !). Environ vingt artistes suisses choisis pour leurs regards sur l'Inde par l'historien de l'art Tapan Bhattacharya, l'indologue Maria Wüthrich et le soussigné, et environ quatre-vingts photographies, dessins, peintures, sculptures, livres et autres documents et objets... Un superbe livre de 250 pages, constitué de vingt contributions sous forme de textes et d'images. Une couleur safran, un souvenir à la fois argenté et pourpre...

Que le regard des artistes ait été résolument suisse, nous l'avions voulu tel, suivant en cela notre idée de départ : donner à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance de l'Inde un aperçu de la longue tradition des voyageurs suisses dans ce pays, et ce à partir de leurs travaux qui ont cristallisé les influences de cette lointaine réalité. Il fallait oser ce rapprochement avec le « tout autre », même si ce rapprochement doit cependant respecter une certaine distance.

*Indien sehen* a polarisé l'attention du public, des visiteurs aux médias, comme rarement auparavant une exposition organisée par nous ne l'avait fait. Il n'y a là pas lieu de s'en étonner : à une époque comme la nôtre, dite de « village global », l'Inde prend une part essentielle à la culture mondiale et se présente à nous autres Européens comme un énorme potentiel dont la nature n'est évidemment pas que géographique. Chacun porte en soi son Inde ; beaucoup ont fait l'expérience de ce pays ou se sont représenté ce pays rêvé, ce *Sehnsuchtsland*. Dans cette mesure, il était inévitable que le choix subjectif de ses différentes représentations, ainsi que leur mise en scène, ait enthousiasmé et déçu tout à la fois.

Nous avions à la disposition de notre projet une grande quantité de matériel, mais il nous a été très difficile de faire une appréciation et un choix du point de vue qualitatif. En

outre, nous nous heurtions à nouveau aux difficultés inhérentes à l'espace architectural disponible pour les expositions, de sorte que nous fumes contraints de confiner cet immense pays aux étroits corridors de la Bibliothèque nationale. Quelques exemples des questions que nous nous sommes posées : allions-nous montrer les peintures indiennes de Hans Erni à côté des photographies de Werner Bischof, qui appartiennent déjà au registre classique ? Allions-nous rendre justice aux œuvres de Cristina Fessler en les installant dans une petite cabine-corridor ? Pouvions-nous montrer les images en grand format de H. A. Sigg sur de petites parois intermédiaires ? La sélection que nous avons faite des photographies d'Ella Maillart suffirait-elle à montrer la passion qu'elle éprouvait pour l'Inde depuis des dizaines d'années ?

Tout cela confirme une fois de plus que l'art de réaliser des expositions repose sur la concentration du thème et sur l'économie de moyens. Déjà, nous avons limité le choix des différentes formes de lecture de l'Inde par la Suisse à l'art, à la photographie et à l'écrit. À l'origine, nous avons envisagé de présenter les liens commerciaux unissant la Suisse et l'Inde, ainsi que les thématiques des missions et des mercenaires. Nous pensions à un supermarché indien, qui aurait donné à voir, sous une forme ironique, quelques phénomènes quotidiens et banals que l'Inde a suscités en Suisse. Et finalement, il aurait aussi valu la peine d'examiner et de rendre mieux concrètes les traces que l'Inde a laissées dans la culture hippie des années soixante. Mais ces thèmes étaient difficiles à intégrer dans l'exposition, et de surcroît nous voulions réaliser une présentation d'images et de documents, donc monter une sorte de spectacle fonctionnant avant tout optiquement.

Mais le livre qui accompagnait cette exposition nous est venu en aide. Il avait une tâche complémentaire, celle de mettre en lumière les aspects qui n'avaient été qu'esquissés visuellement, et ce par le biais de contributions de fond rédigées par des auteurs compétents : le thème du mercenaire dans un article très complet de Tapan Bhattacharya, les relations commerciales dans le texte de Bernard Imhasly, les missions dans l'essai très personnel de Markus Imhoof, une appréciation de l'indologie en

Suisse dans l'article d'Annemarie Etter et enfin un examen critique de la lecture de l'Inde en Suisse au quotidien par Isolde Schaad.

Le phénomène de la confrontation spirituelle, dans notre pays, aux religions indiennes, était le sujet des recherches approfondies de Maria Wüthrich. La transposition de ses connaissances devait se conformer aux exigences artistiques de l'exposition ; mais le photographe Felix von Muralt vit dans cette obligation de se limiter à la présence purement spirituelle de l'Inde des possibilités trop peu visuelles. Il a donc préféré travailler à un documentaire photographique et multimédia intitulé « Visitors, Residents and Friends » ; ce documentaire montrait des hommes d'origine indienne en Suisse : des propriétaires de restaurants et de commerces, des sportifs, des savants, des pompiers, des familles, des équipes de tournage, des gourous, bref, tout un éventail d'hommes et de femmes venus des

Indes et habitant la Suisse. Les réactions à ce regard inversé furent – surtout de la part des visiteurs indiens – résolument positives.

Lorsqu'on jette un regard en arrière sur une telle exposition, il reste toutes sortes de choses : par exemple ce petit livre relié rouge, acquis au cours d'un voyage auprès d'un libraire de Jaipur pour quelques roupies, devenu depuis lors, pour ainsi dire, le journal de bord de l'exposition. Il reste enfin les amitiés avec les artistes exposés desquelles peuvent surgir de nouveaux projets. Il reste le souvenir du « souffle de l'Inde » que Pasolini a décrit de manière si émouvante et si surprenante à la fois. Des images aux couleurs saturées resurgissent et plus on s'en éloigne, plus on s'en rapproche à nouveau ; on sent alors doucement germer en soi le désir de revoir l'Inde n'importe quand – ne serait-ce que sous une forme adaptée de notre exposition...